

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

Abonnement.

\$1**FOI et PATRIOTISME.**

Paraissant les

1er et 15 de

Par Année

LA

CHAQUE MOIS.

GAZETTE DES FAMILLES.**Revue Religieuse, Littéraire, Historique et Agricole.**

Recommandée par NN. SS. l'Archevêque de Québec, les Evêques
de Montréal, d'Ottawa, de Rimouski, des Trois-Rivières,
de Sherbrooke et de Saint-Hyacinthe.

Sommaire.**Religion.**

La Semaine Sainte..... 113

Littérature.Le Bon Fils (*Suite.*)..... 118**Histoire.**Histoire de l'Eglise (*Suite.*)..... 121La Mère Marie de l'Incarn. (*Suite.*) 123**Rédaction.**

Des Joies..... 125

A méditer..... 126

L'Épaulé du Colonel..... 127

Liste des Abonnements payés..... 128

Religion.**La Semaine Sainte.**

La dernière semaine de Carême,—dit le vicomte WALSH,—la semaine qui précède la solennité de Pâques, a reçu des chrétiens différentes appellations qui prouvent combien elle était placée haut dans leur esprit.

Tantôt ils la nomment : *semaine sainte, grande semaine, semaine pénale, et semaine d'indulgence.*

Dans la primitive Eglise, les jeûnes étaient plus longs et plus austères que dans le reste du Carême ; je lis dans l'*Histoire des Fêtes de l'Eglise* : " Parmi les fidèles il y en avait qui passaient la semaine entière sans manger. Les autres étaient quatre jours de suite ; les autres, trois ; d'autres, deux seulement."

Comparons nos austérités à

La Gazette des Familles

Paraît les 1^{er} et 15 de chaque mois, par livraison de 16 pages, double colonne, formant au bout de l'année un beau volume de près de 400 pages de matières variées propres à l'instruction de la famille et à charmer ses loisirs.

ABONNEMENT ; UNE PIASTRE par année, y compris les frais de poste.

☛ Payable d'avance. ☛

On ne s'abonne pas pour moins d'une année, et l'année de publication ne se fractionne pas.

Toute la correspondance, tant pour abonnement, envoi d'argent que pour la rédaction, doit être adressée directement à Mr. l'Administrateur de la *Gazette des Familles*, à Ottawa.

celles des premiers chrétiens, et puis, si nous l'osons, plaignons-nous.

Après la belle cérémonie des palmes, le lundi et le mardi saints paraissent froids ; rien ne les distingue des autres jours ; seulement, dès qu'on fait quelques pas dans les églises, on voit plus de monde que de coutume près des confessionnaux ; et puis les lévites qui sont chargés d'orner et de parer les autels commencent déjà les apprêts du tombeau, ou reposoir, où l'hostie consacrée le jeudi doit être déposée sous un voile de drap d'or, en mémoire de l'ensevelissement du Sauveur, et de son repos de trois jours dans le sépulcre.

Mais avant les magnificences du Jeudi et le deuil du Vendredi saint, dès le Mercredi, les offices appelés Ténèbres commencent à être chantés.

Ce nom de Ténèbres vient de ce que, dans les premiers siècles, ces prières étaient dites pendant la nuit ; car alors, aux austérités du jeûne on joignait la privation du sommeil, et les veillées saintes étaient longues et fréquentes.

D'autres disent que c'est en mémoire de l'obscurité qui s'est étendue sur toute la nature au moment où Jésus-Christ, expirant sur la croix, a fait trembler la terre de ces mots :

CONSUMMATUM EST !

que l'on a nommé Ténèbres les

offices du soir des Mercredi, Jeudi et Vendredi saints.

Tout ce que les Ecritures ont de plus belle poésie se trouve dans cette office de la sainte semaine ; et pour pleurer les souffrances du fils de Dieu, l'Eglise a évoqué les hommes qui avaient le mieux redit les douleurs et les angoisses de l'âme : Job, David, Isaïe, Jérémie ; ce sont leurs plaintes, leurs prières, leurs lamentations, leurs prophétiques visions que l'on récite lugubrement devant les autels dépouillés. Au milieu du sanctuaire, un chandelier triangulaire, portant quinze cierges de cire jaune, brûle comme un symbole de ceux qui ont confessé le Christ. A la fin de chaque psaume un acolyte se lève et vient éteindre un des cierges ; et à mesure que l'office avance, le nombre des lumières diminue... Ici la main de l'enfant de chœur est comme la main de la mort ; chaque cierge que l'on éteint représente un juste, un confesseur de Jésus qui meurt ; et quand il ne reste plus que la lumière placée tout au haut du triangle, celle-là n'est point éteinte comme les autres : le choriste la porte et la cache derrière l'autel ; c'est le Sauveur, la lumière du monde, qui s'éclipse pendant quelques instants derrière l'ombre du tombeau !

Oh ! dans la moindre cérémonie de notre culte, rien n'est sans

une le
un cie
un pr
que l'
quitte
C'es
soleur
allum
alors
voix l
mei. D
Pater
le sile
glise,
sépule
Tout
lève e
choris
Les fi
frappe
bancs
pelér
remu
fonde
dit l'a
fut dé
Que d
ces o
jours
y tro
doule
leur
celle
Voi
"V
lui : I
portar
la réci
"C
c'est l'
se lèvr

une leçon, sans un ressouvenir : un cierge que l'on allume, c'est un prophète qui naît ; une lampe que l'on éteint, c'est un juste qui quitte la terre.

C'est un moment grandement solennel que celui où le cierge allumé disparaît derrière l'autel ; alors les prêtres disent d'une voix lente et lugubre le *Miserere mei Deus!* Puis, après ces mots, *Pater noster*, l'officiant se tait, et le silence règne dans toute l'église, comme il a régné dans le sépulcre de Joseph d'Arimatee... Tout à coup un grand bruit s'élève et retentit, quand le jeune choriste reparait avec le cierge. Les fidèles, les enfants surtout, frappent avec leurs livres sur les bancs de l'église ; c'est pour rappeler la grande commotion qui remua la terre jusque dans ses fondements, quand le Christ rendit l'âme et que le voile du temple fut déchiré dans toute sa hauteur. Que de richesses poétiques dans ces offices des quatre derniers jours de la grande semaine ! on y trouve comme un délire de douleur, et cependant cette douleur est toujours sublime : c'est celle des prophètes.

Voici ce qu'à dit le Seigneur :

“ Va à la fille de Sion, et dis-lui : Le Sauveur vient, il vient portant avec lui la rédemption et la récompense.

“ C'est lui qui sort de l'Idumée, c'est lui qui s'élève de Bosra ! Il se lève beau et majestueux, avec

ses vêtements teints de sang ; sa force se révèle dans sa démarche.

“ Ecoutez-le :

“ C'est moi qui annonce la justice ; c'est moi qui puis sauver le monde.

“ Pourquoi vos vêtements sont-ils ainsi rougis ? ils sont rougis comme ceux des hommes qui foulent la vendange.

“ Seul j'ai foulé le vin, et entre tous les peuples, pas un homme ne s'est levé pour me secourir.

“ Aussi je les ai foulés aux pieds, je les ai foulés aux pieds dans ma colère, et c'est leur sang qui a rejailli sur moi, qui a rougi mes vêtements.

“ Le jour de ma vengeance est venu, et c'est à présent qu'il faut que je rachète les miens.

“ Dans le malheur, j'ai regardé autour de moi s'il n'y avait personne pour me porter aide, et il n'y a eu personne pour me secourir.

“ Qui m'a sauvé ? c'est mon bras ; qui m'a délivré ? c'est ma colère.

“ Dans ma fureur, j'ai écrasé les peuples sous mes pieds, et je les ai enivrés de leur propre sang.....”

C'est par la bouche d'Isaïe que le Seigneur se révèle de la sorte. Quelles images ! Voyez maintenant quel portrait ce même prophète fait du Rédempteur chargé de nos iniquités :

“ Il est comme un arbrisseau qui languit dans une terre sans rosée.

“ Il est sans éclat, sans beauté ; nos yeux l'ont vu et ne l'ont pas reconnu ; car il était devenu comme le dernier, comme le rebut des hommes ; comme si la lèpre s'était étendue sur lui.

“ Toutes les souffrances, toutes

les douleurs, l'ont pris pour victime. Son visage est voilé de tristesse. Nos langueurs et nos infirmités l'ont courbé sous leur poids.

“ Et c'est pour nous, pour nos iniquités, pour nos crimes, qu'il s'est offert à toutes ces souffrances, à toutes ces humiliations.

“ Notre paix vient de ses angoisses; et notre guérison découle de ses plaies.

“ Semblables à des brebis égarées, nous étions sortis du bon chemin, et chacun de nous suivait sa propre voie. Le Seigneur lui a dit de prendre nos péchés sur lui; et il l'a fait, et il s'est immolé pour nous sans ouvrir la bouche, sans se plaindre!

“ Il sera mené à la mort comme une brebis que l'on va égorger; et sous le couteau il gardera encore le silence, comme un agneau est muet sous la main qui lui ôte sa toison.”

N'est-ce pas là une sublime peinture de la résignation chrétienne?—Et, il faut le dire, chaque page des offices de la semaine sainte a des beautés—là; il faut le dire, car, voyez-vous, il y a des hommes qui passent dans le monde pour des hommes littéraires, et qui ne se doutent pas des richesses poétiques que contient un livre de prières catholiques. Ils ont lu beaucoup d'ouvrages; mais ils ont dédaigné d'ouvrir ce livre-là!

C'est cependant dans ce livre-là que l'on trouve encore cette page:

“ Sauvez-moi! sauvez-moi, Seigneur, parce que les eaux de l'affliction montent et inondent mon âme!

“ Je suis tombé dans un abîme, et j'y roule sans trouver de fond!

“ J'ai crié, j'ai appelé à mon aide, et ma voix s'est fatiguée en cris inutiles; mes regards se sont tournés et vers la terre et vers le ciel, et mes yeux se sont lassés; j'attendais ma délivrance d'en haut, et elle ne m'est pas venue!

“ Ma tête a moins de cheveux que je n'ai d'ennemis; et cependant la haine contre moi est injuste.

“ Mon Dieu, c'est pour vous que j'ai souffert; mon Dieu, prenez pitié de moi; car à présent me voilà seul; mes frères ne me reconnaissent plus et s'éloignent de moi.

“ Les juges dans leurs tribunaux s'élèvent contre moi; et le peuple, dans sa débauche, me prend pour sujet de ses chansons.

“ Et moi, Seigneur, j'implore votre secours. O mon Dieu! il est temps de faire éclater votre puissance pour me sauver.

“ Que la tempête ne me submerge pas, que je ne sois pas englouti par les flots, et que l'abîme dans lequel je suis tombé ne se referme pas sur ma tête.”

Jamais le malheur a-t-il crié plus fort vers Dieu?... Mais, écoutez, voici la psalmodie lugubre des prêtres qui cesse. Des voix jeunes et pures, argentines et sonores, s'élèvent: ce sont celles des enfants de chœur; elles vont redire les lamentations de Jérémie; de Jérémie, le grand poète des douleurs!

“ Oh! comment cette ville, autrefois si animée de peuple, est-elle maintenant si déserte et si morne?

“ Comment la reine des nations, celle que les peuples ve-

naient voir de loin, a-t-elle été rendue semblable à une veuve désolée? Comment la maîtresse de tant de provinces, a-t-elle été faite tributaire de l'étranger?

“Toute la nuit elle pleure; et, pleurant toujours, la douleur flétrit son visage, et la marque des larmes reste sur ses joues... De tous ceux qu'elle chérissait, pas un ne pense à elle, pas un ne vient la consoler... Bien plus: ceux qu'elle aimait se sont tournés contre elle.

“Pour se sauver de l'affliction de la servitude, pour échapper à l'esclavage, Juda a quitté sa patrie. Mais le repos qu'il avait perdu, il l'a vainement cherché chez les nations étrangères; elles n'ont fait que se lier ensemble pour le persécuter.

“Les rues de Sion pleurent leur solitude; personne n'y vient plus; personne n'accourt plus aux solennités du temple! Ses portes sont brisées, ses parvis déserts, ses prêtres dans la douleur et ses vierges, vêtues de deuil, plongées dans l'amertume, gémissent.

“Ses ennemis l'ont terrassée, et se sont gorgés de ses richesses, parce que le Seigneur, irrité de ses iniquités, dans sa justice et sa colère, l'avait condamnée..... Ses enfants, encore tout petits, ont été emmenés captifs, frappés et rudoyés par l'ennemi.

“Jérusalem! Jérusalem! convertis-toi au Seigneur ton Dieu!”

Nous nous trompons fort, ou c'est là de la poésie qui laisse bien loin derrière elle toute autre poésie. Et comment en serait-il autrement? Isaïe, Job, David, Jérémie, étaient hommes comme

nous, et comme nous avaient pu puiser dans leurs propres malheurs de déchirantes lamentations. Eux aussi avaient été trompés par de faux amis, avaient eu à pleurer sur les morts, et avaient vu la patrie déchoir de sa gloire et de son bonheur. Ainsi, ayant souffert, ils pouvaient avoir appris l'éloquence de l'adversité; mais pour savoir si bien les paroles qui sont comme les sœurs des larmes, comme les gémissements de l'âme, des paroles que toutes les douleurs leur empruntent quand elles veulent faire pleurer sur elles; pour devenir interprètes si vrais des grands malheurs dans tous les siècles, chez toutes les nations, il a fallu à Jérémie, à Isaïe, à Job, à David et aux prophètes, d'autres révélations que celles de leur cœur; il a fallu que Dieu les prit pour ainsi dire par la main, et les conduisit dans l'arsenal de ses vengeances, et là, leur montrât tout ce que sa justice avait en réserve pour punir les hommes. Alors, les lamentations ont été proportionnées aux malheurs du passé, du présent et de l'avenir..... Aussi, avec les paroles de Jérémie, toute une nation peut se plaindre et pleurer!

Il ne faut pas dire toutes les vérités, mais il faut toujours dire la vérité.

Littérature.

LE BON FILS.

(Suite.)

V.

José ne m'écoute pas. Il a entendu prononcer son nom : sans doute on délibère sur sa destinée. Il cède à une curiosité bien permise en cette occasion ; il applique une oreille contre la porte du cabinet, et ne perd pas un mot de cette conversation entre le maître de la maison et ses gens réunis.

—Le danger est imminent, disait M. Malicet ; madame Michel, saisie aujourd'hui, pourra, par ses déclarations, mettre les limiers de la police sur nos traces.

—Nous ne doutons pas, lui répondit-on, de la grandeur du péril ; mais il ne faut point, par une précipitation funeste, nous jeter nous-mêmes entre les mains de nos ennemis. Madame Michel ne connaît pas cette retraite, et nous pouvons en paix méditer une fuite sûre, exempte de terreurs.

—Il n'est pas temps de réfléchir longuement lorsque le malheur est à notre porte, reprit M. Malicet. Fuyons-le avant qu'il

ne nous poursuive. On ne saurait trop se hâter de se mettre à l'abri de l'infortune. Il est minuit, nous partirons dans trois heures, et suivrons le plan déjà arrêté.

—Vous êtes le maître, répliqua quelqu'un, et nous vous obéirons ; mais, dites-nous, avez-vous l'intention de vous embarrasser de José ? c'est un compagnon, non-seulement inutile, mais dangereux en cette circonstance.

—Je ne sais que trop, mes amis : cependant, le jeter sur le pavé de Paris serait imprudent ; emmenons-le jusqu'à la frontière ; là nous l'abandonnerons : il ne pourra plus nous nuire.

—Il résistera ouvertement.

—Vous êtes dans l'erreur : j'ai entre les mains un instrument qui me répond de sa soumission ; sa vielle, que j'ai laissée dans ma chambre avec mes effets, est une amorce avec laquelle je prétends conduire mon petit bonhomme au bout du monde, si tel est mon plaisir.

—Tout ceci ne nous délivrera pas de toute inquiétude. Il faudra le bâillonner pour l'empêcher de parler ou de crier ; le surveiller sans cesse dans les voitures, dans les hôtelleries, et lui donner une sentinelle qui le menace de mort dans le cas de rébellion. Vous comprenez que nous entravons notre marche pour un marmot. Il y a moyen

de tout concilier : qu'on le retienne dans cette maison, qu'on l'enferme, soit dans un souterrain, soit dans une chambre retirée. Nous lui laisserons nos provisions de bouche : afin qu'il mange en attendant que d'autres que nous viennent le sauver.

Des bravos accueillirent cette proposition. M. Malicet pria ses amis de se tenir prêts pour l'heure indiquée, se chargeant avec l'un d'eux d'aller renfermer José dans un souterrain.

Celui-ci, épouvanté du sort affreux qui le menaçait, ne balance plus. Lui faible, lui timide, s'anime soudain, il se sent le courage de braver toute la maison de M. Malicet :

—Rien, se dit-il, n'aura la force de me faire périr dans un affreux cachot, loin d'Agnès, de ma patrie...

Sans perdre de temps il court chercher sa vielle dans la chambre de son maître. Nul obstacle ne lui est opposé, il entre furtivement et s'empare de son trésor. Aussitôt il retourne vers Médor, descend avec lui dans les cours obscures, pénètre dans un petit jardin, place contre le mur peu élevé une échelle qu'il a préparée d'avance, et, portant son chien sur ses épaules il monte sur le toit. Que faire maintenant ? Ne soyons pas inquiets : José a eu la précaution de se munir d'une corde ; il l'attache

au dernier échelon, et, fort de cet appui que le poids de son corps ne peut enlever, il se laisse glisser le long du mur dans la rue ; il s'éloigne rapidement au milieu de la ville déserte, et ne se croit en sûreté que lorsqu'il a mis deux quarts de lieue entre lui et M. Malicet. Fatigué de sa course, il se couche dans l'enfoncement d'une porte cochère et se livre à un sommeil paisible, après avoir remercié Dieu de sa délivrance, et offert son hommage de chaque soir à la Vierge d'Isola.

Eveillé de bonne heure par une laitière qui réclamait la place qu'il occupait, il fut régalé par elle d'une grande mesure de lait, dans lequel il trempa du pain nouveau-cuit que l'excellente paysanne lui acheta ; il ne faut que cela pour mettre un petit Savoyard en belle humeur, et notre ami oublia bientôt ses tristes aventures.

Deux jours après, il entendit avec effroi des crieurs publics répéter, jusqu'à extinction de voix, ces mémorables paroles :

“Voici, messieurs et dames, le récit exact de l'arrestation de madame Michel, de M. Malicet et de leurs complices. Vous y verrez les choses les plus extraordinaires, les détails les plus étonnants. Ça ne se vend qu'un sou.....”

Tout le monde se précipitait sur les feuilles véridiques. José

n'avait qu'un sou, il l'échangea contre l'imprimé tant vanté, et apprit, en palissant, que M. Malicet était un faux-monnayeur, et qu'il avait été arrêté avec plusieurs de ses gens, à quelques lieues de Paris. Touché de compassion, il ne se souvint plus de la conduite de son maître à son égard ; le voyant malheureux, il ne put refuser des larmes à son sort déplorable.

La justice condamna le coupable aux galères à perpétuité, ainsi que ses complices. Quant à la mère Michel, qui avait favorisé le commerce de M. Malicet, elle fut confinée dans les prisons pour le reste de ses jours ; je n'ai pu savoir si Bibi, le sensible Bibi, avait été enfermé avec elle pour la consoler dans sa longue captivité.

IV.

José, sorti heureusement des mains des méchants, tenta de gagner sa vie, comme auparavant, en jouant de la vielle, en chantant et en faisant sauter Médor. La nécessité le pressait vivement, car les promesses de M. Malicet ne l'avaient point enrichi ; et il employa tous les moyens qui étaient en son pouvoir pour s'attirer les bienfaits du public.

Il commença par rendre visite à ceux qu'il appelait ses pratiques ; mais il trouva de grands

changements dans la plupart des maisons où il alla : dans les unes, les locataires généreux n'étaient plus ; dans d'autres, aux portiers indulgents avaient succédé des portiers impitoyables, qui, usant d'une autorité absolue, je dirai même tyrannique, accueillirent notre chanteur avec leurs balais. Obligé de battre en retraite, il espéra obtenir plus de succès devant le simple public des rues, devenu sa dernière ressource ; il se trompa encore : nul n'accourait à ses chants ; nul ne s'arrêtait pour admirer les jolis tours de Médor ; on passait, on passait vite ; et pourquoi cela ?—C'est que l'hiver avait fait son apparition ; c'est qu'un froid piquant régnait par les rues et les carrefours ; c'est qu'un vent âpre et rigoureux chassait devant lui les curieux les plus déterminés. Or, vous le savez, à cette époque, Savoyard à beau chanter, on ne l'écoute pas ; on n'ouvre point sa fenêtre pour lui jeter un sou ; il reste là, souffrant, grelottant ; il redouble d'efforts, sa voix devient plus suppliante, ses accents sont plus amers et plus déchirants... Cependant rien n'arrive de l'opulent salon où il y a bon feu ; rien ne touche le cœur qui devrait alors s'attendrir plus facilement ; et le pauvre petit étranger se retire, la poitrine serrée de froid, oppressée de douleur, les yeux pleins de grosses larmes que la bise glace sur son visage.

(A Continuer)

J
adn
l'Eg
M
bar
sen
dou
l'Eg
pèle
par
inst
le c
soci
pou
les
ler
M
de
sen
Egl
san
con
con
effo
plu
nor
A
arri
XIr
forr

Histoire.

HISTOIRE

DE

L'ÉGLISE.

(Suite.)

XXXV.— S. GRÉGOIRE VII.

Jamais nous ne saurions trop admirer la divine fécondité de l'Eglise.

Même dans ces siècles à demi barbares où les moyens humains semblaient impuissants pour adoucir et purifier les mœurs, l'Eglise par l'établissement des pèlerinages, par la trêve de Dieu, par la chevalerie, merveilleuse institution aux termes de laquelle le chevalier était le soldat de la société chrétienne, fit beaucoup pour transformer les nations et les amener peu à peu à dépouiller leur rudesse primitive.

Mais, chose étonnante, au lieu de remercier Dieu, toujours présent parmi nous par sa sainte Eglise, au lieu d'être reconnaissants nous tournons ses bienfaits contre elle, et nous lui reprochons comme autant d'usurpations, les efforts et les sacrifices que ses plus grands hommes ont fait pour nous.

A l'époque où nous sommes arrivés, vers la seconde moitié du XI^{me} siècle, le besoin d'une réforme était urgent. Un désordre,

la simonie, attendait une main courageuse qui devait la combattre.

On appelle *simonie* le commerce des choses saintes. Par suite des liens intimes qui, dans la société féodale, unissaient le temporel et spirituel, les seigneurs avaient une certaine part dans la nomination aux dignités ou aux bénéfices ecclésiastiques. Cette part, les seigneurs, qui étaient les plus forts, la transformèrent bientôt en une influence prépondérante, même exclusive.... Moyennant l'argent qu'on leur donnait, ils nommaient aux abbayes et aux évêchés des sujets indignes, ignorants.

Pendant vingt-quatre ans et sous cinq pontificats successifs, l'Eglise de Rome avait en vain lutté contre cet abus.

L'âme de cette lutte avait été le cardinal Hildebrand; le chef de la résistance, celui qui tenait à conserver des désordres dont il profitait, c'était Henri IV, empereur d'Allemagne, dont la vie n'était que tyrannie, vente des évêchés et des abbayes, affreux libertinage.

En 1703, le siège apostolique devenant encore une fois vacant, Hildebrand y est élevé par une acclamation unanime. Son humilité s'effraye; il refuse, il cherche à fuir. Il supplie l'empereur, qui avait le privilège de confirmer la nomination du Pape, de

lui refuser cette confirmation. L'empereur, au contraire, confirme l'élection, et voici Hildebrand pape, sous le nom de Grégoire VII.

Dans un premier concile, il interdit toutes fonctions ecclésiastiques aux prêtres simoniaques ou de mauvaises mœurs. Les fidèles ne doivent pas fréquenter les offices de ces prêtres indignes. Les princes et les évêques sont engagés à promulguer et faire exécuter ce décret.

Cette première mesure eut peu de succès. Grégoire vit qu'il fallait aller à la racine du mal et abolir les investitures. On appelait ainsi l'acte par lequel le prince mettait l'évêque ou l'abbé, ou canoniquement, en possession de son évêché ou de son abbaye, en lui donnant la crosse et l'anneau. Dans un nouveau concile, Grégoire défendit, sous peine d'anathème, à toute personne séculière, quelle que fût sa dignité, de donner, et à tout clerc, évêque, prêtre, etc., de recevoir l'investiture d'un évêché ou de toute autre dignité ecclésiastique. En même temps, le pape menaçait Henri de l'excommunication et le mandait à Rome pour se justifier des crimes dont il était accusé.

A la suite de cet acte énergique du Pontife, il y eut une émeute à Rome, où la fermeté de Grégoire lui avait suscité de puis-

sants ennemis. Le pape fut arrêté, renfermé dans une tour, puis délivré par le peuple.

Henri fit, à la sommation de Grégoire, la plus insolente réponse. Alors Grégoire l'excommunia, lui et ses partisans.

L'effet de cette sentence fut immense en Allemagne. Il s'en fallut de peu que les seigneurs et les évêques n'abandonnassent Henri.

Celui-ci vit qu'il fallait céder. Il alla trouver le pape à Canossa, s'humilia profondément devant lui, promit tout ce qu'on voulut lui faire promettre.... Mais, à peine de retour en Allemagne, il rétracta et viola toutes ses promesses.

Le pape fut donc obligé de l'excommunier et de le déposer solennellement.

Pendant plusieurs années, à Rome même, se poursuivit une lutte sanglante. Grégoire dut fuir et se retirer à Salerne, où il mourut en disant : "J'ai aimé la justice et haï l'iniquité. Voilà pourquoi je meurs en exil."

Laissons les hérétiques et les impies accuser d'ambition le fougueux Hildebrand, comme ils disent.

Pour nous, remercions Dieu qui, en la personne de saint Grégoire VII, a donné à Son Eglise un de ses chefs les plus illustres, à la société chrétienne un de ses

plus intrépides réformateurs, à tous les temps un exemple de grandeur d'âme que nous ne saurions trop imiter.

(A continuer.)

LA MÈRE

Marie de l'Incarnation,

PAR

L'ABBÉ P. F. RICHAUDEAU,

Aumônier des Ursulines de Blois.

CHAPITRE XI.

(Suite.)

Quand on lit la vie de ce saint religieux, on voit qu'elle surpassa toutes les espérances que pouvait faire naître la ferveur de son noviciat. Il y a là une preuve nouvelle, après tant d'autres, de la puissance des prières d'une mère pour obtenir des grâces en faveur de ses enfants, lorsque ces prières sont appuyées par les mérites d'une sainte vie et qu'elles ont en vue plus l'âme que le corps, plus les biens du Ciel et la vie éternelle avec Dieu, que les fragiles avantages de la vie présente.

On pourra juger de la pureté d'intention, des vues élevées et des sentiments tout célestes de la mère et du fils par la fin de la lettre dont nous venons de citer la plus grande partie.

« J'ai une consolation très-sensible du bon souhait que vous faites pour moi du martyr. Hélas ! mon très-cher fils, mes péchés me priveront de ce grand bien ; je n'ai rien fait jusqu'ici qui soit capable de gagner le cœur de Dieu, et il faut avoir beaucoup travaillé pour être trouvé digne de répandre son sang pour Jésus-Christ. Aussi n'osé-je porter mes prétentions si haut ; mais je laisse faire sa bonté immense, qui m'a toujours prévenue de tant de faveurs. Je me donne et vous donne aussi à elle ; et pour une bénédiction que vous me demandez, je la prie qu'elle vous comble de celles qu'elle a départies à tant de valeureux soldats qui lui ont gardé une fidélité inviolable.

« Si l'on venait me dire : Votre fils est martyr, je crois que j'en mourrais de joie. Laissons faire ce Dieu plein d'amour ; il a ses temps, et il fera de vous ce qu'il a déterminé d'en faire de toute éternité. Soyez-lui fidèle, et il trouvera les occasions de faire de vous un grand saint et un grand martyr, si vous obéissez à ses divins mouvements, si vous vous plaisez à mourir à vous même, et si vous vous efforcez de suivre l'exemple que tant de grands saints de votre Ordre vous ont donné. Priez bien Dieu pour moi : je vous visite en lui plusieurs fois le jour, et sans cesse

je parle de vous à Jésus et à Marie. Adieu, mon très cher fils; je ne me laisserais point de vous entretenir; mais enfin il faut finir et vous dire adieu pour cette année."

La servante de Dieu était dans la joie; mais pourtant les souffrances qu'elle avait consenti à endurer pour son fils, n'étaient pas encore à leur terme.

"Son fils, dit Martin en parlant de lui-même, passa son année de noviciat dans un entier oubli du monde, et nourri des douceurs de la grâce, il porta avec joie le joug de l'obéissance et les austérités de la voie où il s'était engagé." Mais cependant la vénérable Mère, quoique soulagée de ses peines, continuait à souffrir à son occasion; elle eut même un redoublement de peine et de souffrance dont la coïncidence avec une traverse qu'éprouva la vocation de son fils, est certainement digne d'attention. Lorsque le servent novice était sur le point de prononcer ses vœux, un marchand d'Orléans, auquel il devait une somme assez légère, se rendit à Vendôme et déclara qu'il s'opposait à la profession de son débiteur, selon le droit que lui donnait la législation à cette époque;

Le supérieur eut la prudence de laisser ignorer au novice la difficulté qui se présentait, de peur de le troubler dans ses ex-

ercices de piété. Il eut même la charité de se porter pour caution; s'estimant heureux, dit Martène, d'acheter à ce prix un sujet qui méritait d'être payé au poids de l'or. Il n'eut cependant que le mérite de la bonne volonté, car les parents, ayant su ce qui se passait, se hâtèrent de payer le marchand. Cet embarras levé, Claude Martin fit profession le 3 février 1642.

Mais la difficulté ainsi survenue au moment décisif ne fut pas inconnue à la vénérable Mère: car entre les grâces dont Dieu la favorisait, elle avait quelquefois le don de connaître ce qui se passait dans des lieux éloignés. Elle connut donc du Canada où elle était, soit d'une manière nette, soit par quelque vive impression, l'opposition du créancier, et elle eut une grande crainte que cet obstacle ne renversât toutes ses espérances. Mais un jour elle se vit tout à coup délivrée de sa peine: or elle sut plus tard que c'était celui de la profession de son fils. Voici ce qu'elle lui dit à ce sujet dans une lettre du 1er septembre 1643.

Lors même que vous étiez sur le point de faire profession, je fus un jour contrainte de sortir de table et de me retirer pour vous aller offrir à Dieu. Mes croix prirent fin pour vous en ce temps-là, ainsi que je l'ai remarqué, ayant vu vos lettres et con-

fronté ce qui s'était passé en moi. Je vous ai dit tout ceci afin de vous faire voir combien Dieu vous aime, vous attirant à lui par des voies toutes pleines de sa bonté, et pour que votre vie se consume en continuelles actions de grâces.

(A continuer.)

LA GAZETTE DES FAMILLES.

Ottawa, 15 Avril 1878.

Des Joies.

La vie de l'homme est exposée à bien des souffrances physiques et morales ; on ne peut le nier, mais ne faut-il pas aussi reconnaître qu'il ne cherche pas toujours la consolation où il pourrait la trouver ? Ses passions l'égarèrent ; elles l'entraînent vers les excès et les déceptions, loin des pures et nobles jouissances. Nous comptons nos larmes et jamais nos joies, injustes envers le Père adorable que nous avons aux cieux. Parmi les joies les plus nobles, les plus dignes de l'homme, se trouvent certainement les joies de l'esprit, joies intimes qui atteignent les profondeurs de l'âme et lui apportent comme un sentiment de la présence de Dieu en nous ; comment se fait-il que, dans notre siècle

où l'instruction est si répandue, nous n'ayons pas plus d'ardeur pour les joies intellectuelles ? qu'ils sont peu nombreux ceux qui cultivent avec amour et recherchent ces joies suaves près desquelles s'effacent les plaisirs mondains et bruyants ; qui a les joies ne désire plus les plaisirs.

Que dire des joies du cœur ? Y a-t-il une mère qui n'ait senti dans le sien cette flamme d'amour qui éclaire, qui réchauffe, et qui réduit en cendres les peines et les fatigues ? Le bonheur de faire des heureux, l'avons-nous goûté ? A-t-elle remué notre cœur cette touche divine qui nous fait sentir que nous sommes la main visible dont la Providence se sert pour faire tomber une goutte de miel dans une coupe d'absinthe, et pour mettre la sérénité là où était l'angoisse ? enfin, dans l'ordre surnaturel, notre existence, quelle qu'elle soit, ne doit-elle pas être un bien pour l'âme chrétienne qui voit le but désiré après les fatigues de la vie et trouve dans le combat l'occasion de vaincre ? Qu'importent quelques blessures sur le champ de bataille, où nous sommes appelés uniquement pour mériter les récompences éternelles ! Allons plus loin : plus la vie est austère, plus la joie du ciel y descend. Aimer Dieu parce qu'il est Dieu, aimer la bonté, la sagesse, la

puissance et la souveraine beauté, aimer l'amour infini, voilà pour les âmes privilégiées la plénitude du bonheur. S'il ne nous est pas donné d'atteindre cette perfection, qu'elle serve à nous faire comprendre ce mystère de l'amour de Dieu pour l'homme, lui disant : Je serai ta fin et ton bonheur.

A Méditer.

Notre siècle est une victime, il paye les folies de celui qui l'a précédé. Quand il se levait, les bases essentielles des choses les plus saintes avaient été ébranlées ; sous prétexte de les refaire, des rêveurs les avaient attaquées de leurs mains insensées, avec la légèreté de ces pauvres sauvages qui découvrent le pied des arbres pour savoir comment sont faites les racines, et qui brisent une montre afin d'en examiner les mouvements.

Aujourd'hui, tous les fondements sur lesquels repose la vie des nations vacillent. Fondements politiques ; toute espèce de gouvernement est discuté, instable, et paraît impossible. Fondements sociaux : la propriété, l'hérédité, la famille, l'autorité, sont mises en doute, audacieusement niées. Fondements intellectuels et moraux : on attaque les principes essentiels de l'esprit humain, qui n'a plus de

résistance contre les agitations du dehors ; livré à l'amour des nouveautés, il flotte sans gouvernail, et arrive à se demander s'il y a quelque chose de certain en philosophie et en logique.

Ce serait à désespérer de l'avenir, si la religion n'était pas là avec ses puissantes affirmations, si-au-dessous de ses fondements de la société dont on aperçoit, avec épouvante, la fragilité, on ne voyait ces éternels fondements de la religion que les efforts de l'homme et les agitations des sociétés ne sauraient atteindre.

Comme on vit, au temps des invasions barbares, l'Eglise recueillir dans un pli de sa robe les lettres, les arts, les sciences, et les conserver dans ses monastères pour les rendre plus tard au monde renaissant, on voit aujourd'hui que seule elle possède les principes conservateurs et sauveurs des sociétés, le respect de l'autorité, le frein de la liberté, le devoir de l'obéissance, les lois éternelles de la famille et de la propriété, sans lesquels un peuple ne peut vivre.

Si tristes que soient les temps, le remède est donc à côté du mal : il faut périr ou revenir à Dieu. Le XVIIIe siècle a travaillé à démonter en riant le christianisme pièce à pièce ; nous devons le relever en pleurant sur nos fautes. "Le christianisme, a

écrit Chateaubriand, paraît être descendu au tombeau; il aura sa résurrection, et c'est sur la base du christianisme que sera reconstruite, après un siècle ou deux, la vieille société qui se décompose à présent;” et ailleurs il a encore écrit: “ La pensée du christianisme est le seul fondement de l'égalité sociale; elle seule peut l'établir, parce qu'elle place auprès de cette égalité la nécessité du devoir, correctif et régulateur de l'instinct démocratique. L'égalité ne suffit pas pour contenir, parce qu'elle n'est pas permanente; elle tire sa force de la loi, or la loi est l'ouvrage des hommes qui passent et vivent; mais partout où le christianisme a dominé, il a rectifié les actions du juste et de l'injuste, substitué l'affirmation au doute, embrassé l'humanité tout entière dans ses doctrines et dans ses préceptes.”

Une singulière inscription tumulaire.

L'autre jour, un de nos amis, se promenant dans le petit cimetière de S... aperçut sur une tombe cette inscription surprenante: “ A Denis T. sa veuve consolable.”

Notre ami questionna le fossoyeur, qui lui raconta que la veuve de Denis T. avait fait d'abord graver sur la tombe de son mari qu'elle était inconsolable;

puis, ayant eu le cœur touché par la bonne tenue d'un jeune gars et l'ayant épousé, le nouveau mari, jaloux rétrospectivement du pauvre Denis, exigea que la veuve fit gratter les deux premières lettres du mot inconsolable.

Ce qui fut fait.

L'épaule du colonel.

Ceci est la légende du lieutenant Verdier qui gagnait tous ses paris. Elle est très connue dans les régiments français.

Donc, le lieutenant Verdier gagnait tous ses paris et personne au régiment ne voulait plus parier contre lui, lorsqu'il fut appelé à propos à changer de garnison.

Il arrive à son nouveau corps, où par malheur sa réputation l'a précédé, et le soir à dîner le colonel lui dit:

—C'est donc vous, lieutenant, qui gagnez tout vos paris?

—Oui, mon colonel.

—Et comment faites-vous pour cela?

—Je suis physionomiste; je ne parie jamais qu'à coup sûr.

—Ah! vous êtes physionomiste?

—Oui, mon colonel.

—Eh bien, dites-moi un peu ce que vous voyez sur ma physionomie?

—Je vois que votre blessure à l'épaule s'est rouverte.

—Je n'ai jamais été blessé à l'épaule.

—Pardon, mon colonel.

—Quand je vous le dis.

—Vous avez peut-être vos raisons.

—Voulez-vous que nous fassions un pari ?

—Je veux bien.

—Cinq cents francs ?

—Cinq cents francs.

—Cette fois, vous avez perdu, lieutenant, s'écrie le colonel, en ôtant sans plus de façon son habit et son gilet.

—C'est vrai, mon colonel, j'ai perdu. Que voulez-vous ! on peut se tromper. Voilà vos cinq cents francs.

Le colonel, tout joyeux, empoche son gain, demande un papier, et écrit immédiatement à son collègue de l'autre régiment.

“Qu'est-ce qu'on disait donc que le lieutenant Verdier gagnait tous ses paris ! il vient de parier cinq cents francs avec moi que j'avais une blessure à l'épaule, et il les a perdus.”

Là-dessus, réponse du collègue: “Vous êtes encore bien naïf ; si le lieutenant Verdier a consenti à perdre 500 fr. avec vous, c'est que vous lui en faisiez gagner 2,000 avec moi. Il avait parlé en partant qu'il vous ferait montrer votre épaule, et vous vous chargez vous-même de m'apprendre qu'il a gagné.”

Abonnements payés.

Nous accusons réception du prix de l'abonnement à la *Gazette des Familles*, de la part des personnes dont les noms suivent, savoir :

Pour l'année 1877.

Dame J. B. Ouellette, Gordon.....	\$0.60
MM. Phil, Arseneau, St. Alexis....	0.60
P. P. Dallaire, St. Charles.....	5.00

Pour l'année 1878.

Révd. Messire Gravel, St. Hyac....	1.00
MM. L. J. Blaquière, St. Alexis....	1.00
J. O. Lessard, St. Joachim....	1.00
Révd. Messire Lessard, St. Roch..	1.00
Dlle. M. Racine, Cap-Rouge.....	1.00

LE PAPE LÉON XIII

Elu par le Conclave comme le digne successeur de Pie IX.

Le Pape Léon XIII est de haute taille, avec une tête superbe, le front haut et gracieux, et une physionomie ouverte. Pour la science, le tact, la dignité, l'énergie, l'affabilité et la piété sincère, le Sacré Collège ne pouvait trouver un plus digne successeur au regretté Pie IX, que le Cardinal Pecci.

Afin de rencontrer les nombreuses demandes du public, nous nous sommes procuré un

SUPERBE PORTRAIT

DE

Notre St. Père Léon XIII

Grandeur 12 x 14, copies duquel nous nous proposons d'offrir en vente presque au prix coûtant. Toutes les familles devraient l'avoir en leur possession. Les gravures seront expédiées soigneusement en recommandé, poste payée, et garantie d'être en bonne condition, pour 25 c. en plus, ou 3 gravures à une seule gravure pour 50 cents.

GARDNER & MITCHELL,

Editeurs, Cincinnati, O.